

Le jour de la mort

Le jour le plus solennel, le plus grand de la vie d'un homme — c'est le jour de sa mort, le jour sacré de la grande renaissance. Avez-vous jamais sérieusement, comme il se doit, réfléchi à ce jour ultime, inévitable et le plus important de notre existence ? Il vivait sur terre un homme strictement croyant, « combattant pour la lettre de la loi », comme on l'appelait, serviteur zélé d'un Dieu sévère. Et voici que la Mort s'approcha de son lit ; il vit devant lui les traits austères de l'ange de la Mort.

— Ton heure est venue, suis-moi ! dit l'ange, toucha d'une main froide comme la glace les pieds de l'homme — les pieds se raidirent ; puis il toucha son front et enfin son cœur — celui-ci cessa de battre, et l'âme du défunt suivit l'ange de la Mort.

Mais durant ces quelques secondes qui s'écoulèrent tandis que le froid mortel montait des pieds vers le cœur du mourant, tout ce qu'il avait vécu et ressenti durant sa vie terrestre passa devant ses yeux, telles d'énormes vagues marines. Ainsi l'homme mesure d'un seul regard la profondeur vertigineuse et sans fond, embrasse d'un seul mouvement fulgurant de la pensée le chemin immeasurable et infini, saisit d'un seul coup d'œil l'ensemble des innombrables mondes stellaires, astres et planètes dispersés dans l'espace cosmique.

En de tels instants, le pécheur est saisi d'un tremblement invincible, il n'a rien où s'appuyer, il semble tomber tête la première dans quelque vide infini. Le juste, quant à lui, remet calmement, comme un enfant, son esprit entre les mains de Dieu avec ces mots : « Que ta volonté soit faite ! »

Mais ce mourant ne possédait pas une âme d'enfant ; il se sentait homme fait. Il ne tremblait point, tel un misérable pécheur, conscient d'avoir été véritablement croyant, ayant fermement tenu tous les commandements, accompli strictement tous les rites religieux ; et pourtant, combien de gens — comme il le savait — marchaient sur la large route du péché, celle qui mène droit en enfer ! Et lui-même eût été prêt à exterminer par le feu et l'épée, ici-bas sur terre, leurs corps, tout comme là-bas leurs âmes furent et seront exterminées. Sa voie, à lui, menait directement aux cieux ; la miséricorde céleste devait ouvrir devant lui les portes du paradis, ainsi qu'il est promis à tous les croyants.

Et l'âme suivit l'ange de la Mort, jetant un dernier regard d'adieu sur la couche où, sous un blanc linceul, reposait son enveloppe périssable, incarnation désormais étrangère de son ancien « moi ».

Les voici donc tantôt volant, tantôt marchant, on ne sait si dans quelque vaste salle ou dans une forêt, où la nature apparaissait toutefois taillée, redressée, attachée, artificielle, comme dans les anciens jardins français. Là se donnait un bal masqué.

— Voici la vie humaine ! dit l'ange de la Mort.

Toutes les figures étaient plus ou moins masquées, de sorte que ni celles drapées de velours et d'or n'étaient précisément les plus nobles ou les plus puissantes, ni celles vêtues de haillons de pauvres les plus basses et les plus insignifiantes. Étrange mascarade, certes ! Et ce qu'il y avait de plus étrange encore, c'était l'effort de chacun pour cacher aux autres quelque chose sous les plis de son vêtement, tout en cherchant à écarter le vêtement d'autrui afin de révéler ce qu'il dissimulait ! En cas de succès, sous le vêtement apparaissait toujours la tête de quelque bête : chez l'un, celle d'un singe grimaçant, chez l'autre, celle d'un bouc hideux, d'un serpent gluant ou d'un poisson à demi endormi !

En un mot, sous le vêtement de chaque humain se montrait la bête qu'il portait en son âme. Et cette bête sautait, s'agitait, cherchait à s'échapper en liberté, tandis que l'homme s'efforçait de la couvrir étroitement de son habit ; mais d'autres hommes lui arrachaient ce vêtement et criaient :

— Le voilà tel qu'il est, la voilà telle qu'elle est, regardez, bonnes gens ! Chacun s'efforçait de mettre à nu la plaie du prochain.

— Quelle bête habitait en moi ? demanda l'âme voyageuse, et l'ange de la Mort lui désigna une figure orgueilleuse marchant devant eux ; sa tête était entourée d'une auréole irisée, mais près du cœur apparaissaient les pattes d'un paon ; l'auréole irisée n'était autre que sa queue !

Plus loin sur leur chemin, ils aperçurent dans les branches des arbres d'affreux oiseaux ; ceux-ci criaient d'une voix humaine : « Voyageuse, te souviens-tu de nous ? » C'étaient toutes les mauvaises pensées et actions terrestres de l'âme ; et maintenant elles lui criaient : « Te souviens-tu de nous ? »

Et l'âme fut saisie de tremblement — elle reconnut à leur voix toutes ses mauvaises pensées et actions, qui désormais témoignaient contre elle.

— La chair humaine est faible, la nature est pécheresse ! dit l'âme. Mais mes mauvaises pensées ne se sont point transformées en actes, et le monde n'a point vu les fruits mauvais !

Et elle se hâta de toutes ses forces, cherchant à fuir au plus vite ces affreux oiseaux noirs, mais ils tournoyaient autour d'elle et criaient de plus en plus fort, comme s'ils voulaient la diffamer devant le monde entier. L'âme filait telle une biche poursuivie, mais à presque chaque pas elle trébuchait sur des pierres aiguës et se blessait les pieds jusqu'au sang.

— D'où viennent donc ici ces pierres aiguës ? Toute la terre en est parsemée, comme de feuilles sèches !

— Ce sont tes paroles imprudentes, irréfléchies, échappées de toi durant ta vie ! Elles ont blessé les cœurs de tes proches bien plus profondément, bien plus douloureusement que ces pierres ne blessent maintenant tes pieds.

— Cela ne m'était jamais venu à l'esprit ! dit l'âme.

— Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ! retentit dans les airs.

— Nous sommes tous pécheurs ! dit l'âme, et elle s'élança de nouveau dans les airs. J'ai strictement observé la loi et l'Évangile, j'ai fait tout ce qu'il fallait. Je ne suis point comme les autres !

Et les voici arrivés aux portes du paradis. L'ange qui montait là la garde demanda :

— Qui es-tu ? Dis-moi de quelle foi tu es, et atteste-la par tes œuvres !

— J'ai strictement accompli tous les commandements de Dieu ! Je me suis humilié devant les regards du monde, j'ai haï et persécuté le mal et les méchants qui marchent sur la large route menant à la condamnation éternelle, et je suis prêt à les poursuivre encore par le feu et l'épée, autant que cela sera en mon pouvoir.

— Alors tu es parmi les disciples de Mahomet ? demanda l'ange.

— Moi ? Jamais !

— « Ceux qui prennent l'épée périront par l'épée », dit le Fils de Dieu ; tu n'es point de sa foi. Peut-être es-tu fils d'Israël, répétant après Moïse : « Œil pour œil, dent pour dent » ? Es-tu fils d'Israël et ton Dieu sévère n'est-il que le Dieu de tes pères ?

— Je suis chrétien !

— Je ne te reconnais ni par ta foi ni par tes œuvres ! Christ a prêché le pardon, l'amour et la miséricorde !

— Miséricorde ! retentit dans l'infini de l'espace cosmique, les portes du paradis s'ouvrirent grandes, et l'âme s'élança dans les demeures célestes.

Mais de là jaillissait une lumière si éblouissante, si pénétrante, que l'âme recula, comme devant une épée soudainement brandie dans les airs. Des sons merveilleux, tendres, saisissant l'âme se firent entendre... Aucune langue humaine ne saurait les décrire, et l'âme tout entière trembla, sa tête s'inclina de plus en plus bas, ses genoux fléchirent ! La lumière céleste l'illumina, et elle ressentit, prit conscience de ce qu'elle n'avait jamais auparavant ni ressenti ni compris — toute la pesanteur de ses péchés : l'orgueil et la dureté de cœur. Elle s'éclaira tout entière et s'écria :

— Tout le bien que j'ai fait, je ne l'ai point fait par moi-même, mais parce que je ne pouvais faire autrement ; le mal, lui... venait de moi-même !

Et l'âme sentit qu'elle pâissait tout entière sous les rayons de la lumière céleste, tomba impuissante à genoux et se recroquevilla tout entière, se replia, se cacha en elle-même. Elle se sentait si accablée, si insignifiante, si indigne d'entrer dans le royaume des cieux, et à la pensée du jugement strict de Dieu, elle n'osait même pas implorer sa miséricorde.

Et la miséricorde lui fut accordée là où elle ne l'attendait point.

Le royaume de Dieu occupe un espace infini, mais l'amour de Dieu le remplit tout entier avec une plénitude ineffable !

— Sois à jamais sacrée, bienheureuse et aimée, ô âme humaine ! retentit dans les airs.

Et nous tous, nous tous frémirons au jour de notre fin terrestre devant l'éclat et la magnificence célestes, nous inclinerons humblement la tête, fléchirons respectueusement les genoux, mais, de nouveau relevés par l'amour et la miséricorde de Dieu, nous marcherons sur des voies nouvelles et, devenant toujours meilleurs, plus purs et plus lumineux, nous perfectionnant de plus en plus, nous approcherons enfin de la demeure céleste, et Lui-même nous introduira dans la lumineuse habitation de la félicité éternelle !